rona, dans l'Andalousie, au roi musulman de Grenade, et rentra en Flandre le 25 décembre 1429. Jean van Eyck avait fait le portrait de l'Infante de Portugal, qui avait été envoyé immédiatement au duc. Revenu dans son pays, il acheva l'*Agneau mystique*, qui, ainsi que nous l'avons dit, fut enfin exposé dans l'église le 3 mai 1432. Nous ne savons pas quels furent les travaux auxquels fut chargé dans la suite par Philippe le Bon ; mais il ne cessa d'être au service de ce prince, qui avait pour lui la plus grande estime, comme l'atteste une lettre qu'il écrivit de Dijon, le 13 mars 1435, à la chambre des comptes, à Lille, pour lui enjoindre d'apporter plus de régularité dans le payement de la pension « de son bien-aimé varlet de chambre et peintre Jehan van Eyck. » Celui-ci, paraît-il, avait menacé le duc de quitter son service, « en quoy, écrit Philippe, prendrions très-grand desplaisir, car nous le voulons entretenir pour certains grans ouvrages en quoy l'entendons occuper cy-après, et que ne trouverons point de pareil à nostre gré, ne si excellent en son art de science. » Quelque temps auparavant, en 1434, le duc avait daigné être le parrain de l'enfant de Jean van Eyck, qui habitait alors Bruges. En 1436, il chargea son peintre d'une mission sur l'objet de laquelle nous n'avons aucun renseignement ; nous savons seulement qu'elle fut des plus dispendieuses, car les frais s'élevèrent à 720 livres, somme considérable pour l'époque, qui fut payée à Jean par ordonnance du duc, où il est dit que cette somme est allouée à l'artiste « pour certains voyages lointains et estranges marches où mondit seigneur l'a envoié pour aucunes matières secretes, dont il ne veult autre déclaration estre faicte. » Peu de temps après, il mit la touche cette somme, l'artiste reçut en cadeau du prince six tasses d'argent. On trouve encore Jean van Eyck mentionné dans un compte de 1439, sous la qualité de peintre du duc, mais sans celle de valet de chambre ; il est probable toutefois qu'il conserva cette dernière fonction jusqu'à sa mort, qui arriva à Bruges le 9 juillet 1440, suivant une tradition soutenue avec beaucoup d'érudition par M. Weale, et adoptée par MM. Ruelens, Pinchart, etc., tandis que la plupart des autres biographes inclinent pour l'année 1441. Les documents sur lesquels s'appuie M. Weale sont des extraits des actes capitulaires de l'église Saint-Donat, à Bruges. Dans le chapitre des comptes de l'exercice 1440-41, il est dit que les funérailles de Jean van Eyck ont coûté la forte somme de 12 livres parisis ; que les sonneurs de cloches reçurent 12 sols parisis, et que, le 21 mars 1441, à la requête de Lambert van Eyck, le corps de Jean fut transféré du cimetière dans l'église même et placé dans un caveau pour lequel on fonts baptismaux.

Nous nous sommes longuement étendu sur les détails de la vie de Jean van Eyck ; ces détails, qui nous ont été révélés dans ces derniers temps par d'intrépides archéologues, sont intéressants, en ce qu'ils expliquent l'influence considérable que l'illustre artiste exerça sur l'école primitive flamande : à l'autorité que lui donnait le génie, il joignit celle, non moins respectée alors, qu'il tirait de sa position officielle à la cour du duc. Malgré les missions fréquentes et les voyages « lointains » qu'il accomplit pour ce dernier, il trouva le temps de produire un assez grand nombre de tableaux. Ceux qui nous sont parvenus sont tous postérieurs à l'achèvement de l'*Agneau mystique*. Un des plus anciens est une *Madone avec l'Enfant Jésus*, qui fait partie de la collection Blundell, à Ince-Hall, près de Liverpool. Il porte la date de 1432, la signature de l'artiste et sa devise : *Als ik kan*, « Comme je puis. » Cette devise se trouve encore sur un tableau de la National Gallery, daté de 1433, et qui représente un portrait d'homme en turban. Ce dernier ouvrage, d'une conservation parfaite, est d'une fermeté d'exécution et d'une vérité d'expression tout à fait admirables. La même galerie possède un autre tableau rapporté de Bruxelles par le major général Hay, après la bataille de Waterloo, et qui lui vint, dont nouveaux mariés, en grand costume, debout et se serrant la main, dans une petite chambre toute pleine d'accessoires peints avec un fini prodigieux. La signature : *Johannes de Eyck fuit hic* 1434, a fait penser que l'artiste s'était représenté lui-même avec sa femme dans cette peinture ; toutefois l'homme qui est ici n'a aucune ressemblance avec celui du volet du retable de Saint-Bavon, qu'on a coutume de regarder comme étant le portrait du maître ; les traits et le caractère du visage de la femme, au contraire, sont assez semblables à ceux du portrait authentique de l'épouse de Jean van Eyck, exécuté en 1439, et qui appartient aujourd'hui à l'Académie de Bruges.

Parmi les autres peintures qui peuvent être regardées comme des productions authentiques du chef de l'école flamande, nous citerons : la *Vierge avec l'Enfant Jésus adoré par le chanoelier Bollin*, morceau d'une rare énergie et en même temps d'une extrême finesse, qui, de la cathédrale d'Autun où il figura longtemps, est passé au Louvre ; la *Vierge et l'Enfant Jésus à qui sainte Barbe présente un donateur*, véritable miniature à l'huile, dans la collection du marquis d'Exeter, à Burleigh-House ; la *Vierge et saint Donat*, avec d'autres figures, tableau d'un mérite très-inégal, daté de 1436, dans la galerie de l'académie de Bruges ; le portrait de Jean de Leeuw, peint aussi en 1436, au musée du Belvédère, à Vienne ; *Sainte Barbe* au musée d'Anvers, tableau daté de 1437, très-intéressant en ce qu'étant inachevé il nous montre comment Jean van Eyck travaillait ; une *Tête de Christ*, de 1438, au musée de Berlin ; une *Vierge avec l'Enfant tenant un chapelet de corail*, de 1439, au musée d'Anvers ; une autre *Madone*, de la même époque à peu près, au musée Staedel, à Francfort ; la *Vierge, l'Enfant, saint Michel et sainte Catherine*, triptyque du musée de Dresde, avec une *Annonciation* au revers, et les volets : une *Adoration des mages*, tableau cité par Vasari comme ayant été envoyé par Van Eyck au roi Alphonse de Naples, et qui, après avoir été repeint en certains endroits, a fini par être placé dans l'église Sainte-Barbe de Castel-Nuovo, à Naples, où il est encore. Facius nous apprend que l'on conservait dans le palais d'Alphonse un triptyque des plus remarquables, sur lequel Van Eyck avait peint : au milieu l'*Annonciation*, sur les volets *Saint Jean Baptiste* et *Saint Jérôme*, et sur les revers les portraits des donateurs, Baptista Lomellini et sa femme. Il n'existe nulle trace de cette peinture, non plus que d'un tableau représentant des *Femmes sortant du bain*, que le même Facius dit avoir appartenu de son temps au cardinal Ottaviano de' Ottaviani. Sont également perdus : un *Hémisphère terrestre*, peint pour Philippe le Bon ; une *Chasse à la loutre*, toile d'un pied de haut, qui se voyait dans la maison du philosophe Leonico Tomeo ; une *Adoration des mages*, que Sansovino cite comme étant, en 1580, dans l'église de Sainte-Marie des Servites, à Venise.

Nous mentionnerons enfin diverses peintures plus ou moins importantes, qui sont attribuées à Jean van Eyck sans preuve suffisante : le *Buisson ardent*, magnifique triptyque de la cathédrale d'Aix, que M. Marius Chaumelin dit être de la main de Memling, et que d'autres donnent à Rogier van der Weyden (v. BUISSON) ; le *Triomphe de l'Eglise*, superbe tableau, que Passavant et Waagen ont attribué à Hubert van Eyck et que d'autres regardent comme étant l'œuvre d'un artiste postérieur aux deux frères ; le *Jugement dernier*, autre œuvre considérable, qui se trouve dans l'église Sainte-Marie, à Dantzig, et qui a été attribué tier, à eux d'autres enseignements que ses propres inspirations et les conseils de la nature. Après des commencements très-difficiles, et partant très-obscurs, il parvint à dompter les difficultés du métier. Les religieux d'un couvent voisin de sa demeure furent les premiers à découvrir son talent. Ils lui commandèrent un tableau pour leur chapelle ; le sujet choisi par eux était *Elie enlevé dans un char de feu*. Cette toile, excellente et très-admirée, le mit en lumière. La réputation des frères, désirant un tableau pour sa chapelle, dans la cathédrale d'Anvers, vint le demander à Eykens ; il peignit pour elle *Sainte Catherine disputant contre les docteurs païens*. Puis vinrent successivement la *Cène*, dans l'église Saint-André, dont Descamps fait un éloge juste et mérité, la réputation du peintre était faite ; on le connaissait, on le jugeait à sa valeur ; il était heureux, l'avenir pour lui n'avait plus que des sourires, quand la mort vint briser cette belle existence, bonheur modeste et si péniblement acquis. Il était à Malines alors, et venait d'achever deux tableaux hors ligne pour le couvent des jésuites ; c'étaient deux volets de la vie de saint François-Xavier. Les Pères jésuites n'avaient été si satisfaits de ces belles œuvres qu'ils lui avaient demandé plusieurs fresques pour décorer diverses salles de leur maison. Presque tous les morceaux que nous venons de signaler sont encore en état de parfaite conservation, et témoignent longtemps encore des qualités éminentes de ce peintre, qui n'a pu dire son dernier mot.

EYLAÏS s. m. (é-i-la-iss). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarides, comprenant deux espèces, qui se trouvent en France. V. OU ET AUSSI EYLAÏDE s. f.

— **Encycl.** Ce curieux genre d'acarides est surtout remarquable par les mœurs aquatiques de ses larves. Il comprend deux espèces, qui habitent la France. La plus connue est l'*eylaïs tendens* dont le corps est ordinairement d'un rouge très-vif, coloré en vert sur le dos. La femelle dépose ses œufs à la surface des corps submergés ; elle les y étend, d'une manière spécifique, de telle sorte qu'ils forment des couches rougeâtres, enduites d'une matière transparente, sorte d'abri protecteur contre les attaques des animalcules qui nagent autour de la surface de cette croûte vivante. Les petites larves qui en naissent ont un corps rougeâtre, allongé, transparent ; une bouche formée d'un suçoir qui présente l'aspect d'un double tube creux, supportant deux palpes qui paraissent terminées en pointe ; six pattes velues, dont les postérieures sont longues et insérées fort loin des antérieures. C'est à l'aide de ces pattes que les larves des *eylaïs* nagent dans le liquide ; quand on les expose à l'air libre, elles se dessèchent et meurent. On ne connaît encore ni leurs développements ni leurs métamorphoses ; mais il paraît que ces petits animaux doivent arriver de bonne heure à l'état parfait, car on en trouve de très-petite taille et dont le volume ne dépasse guère celui d'un grain de moutarde, tandis que les plus grands ont 3 à 4 millimètres de longueur, ce qui, suivant l'observation de M. Lucas, constitue assez que, comme tous les autres acariens, les *eylaïs* s'accroissent encore après leur métamorphose, contrairement à ce qui se passe chez les insectes.

EYLAU, ville de Prusse, province de même nom, régence et à 35 kilom. S.-E. de Konigsberg, sur la Pasmar ; 2,700 hab. Fabriques de draps, tanneries, chapelleries, marchés aux bestiaux et aux chevaux. Cette ville se distingue par l'épithète de *Prussisch*, d'une autre ville de même nom Deutsch-Eylau, (2,000 hab.), située aussi en Prusse, régence et à 63 kilom. S.-E. de Marienwerder.

La bataille d'Eylau est une des plus sanglantes qu'ait livrées Napoléon Ier. Après la journée d'Iéna, le roi Frédéric-Guillaume, à qui il ne restait plus qu'une province et 25,000 soldats, s'était réfugié avec toute sa cour à Kœnigsberg, attendant impatiemment l'arrivée des Russes, qui s'avançaient à marches forcées contre le vainqueur ; Napoléon se porta rapidement au-devant de ces nouveaux ennemis. Ils arrivaient déjà sur le Niémen ; le 1er novembre (1806), un premier corps de 50,000 hommes, commandé par le général Benningsen, avait franchi ce fleuve et s'avançait sur la Vistule, suivi d'un second corps d'égale force sous les ordres du général Bonhowden, tandis qu'une réserve s'organisait sous le général Essen, de qui une partie des troupes du général Michelson, remontait le Dniester pour accourir en Pologne. Toutes ces troupes réunies ne pouvaient pas former plus de 120,000 hommes, y compris les Prussiens qu'amenait à leur rencontre, sur la Vistule, le général Lestocq.

Pendant ce temps-là, Napoléon arrivait de sa personne à Posen, où venaient converger également les maréchaux Ney, Soult et Bernadotte, à la tête de leurs corps respectifs. Maître du cours de la Vistule, il avait pour lui par ses lieutenants, Napoléon songea à établir ses quartiers d'hiver le long de ce fleuve, mais auparavant il voulut frapper un coup qui rejetât les Russes jusqu'au Niémen, afin d'hiverner tranquillement autour de Varsovie.

Il manœuvra de manière à attaquer les Russes dans la position qu'ils avaient choisie entre l'Ukra et la Narew, les battit à Czarnowo et les força à se mettre en pleine retraite, après leur avoir perte considérable en hommes et en artillerie.

L'ennemi, cependant, n'était pas découragé. Benningsen, nommé commandant en chef de l'armée russe, réunit, sous ses ordres, un vaste circuit, de se porter vers la région maritime par Braunsberg, Elbing, Marienbourg et Dantzig. Il se flattait ainsi de surprendre l'extrême gauche des cantonnements français, et peut-être d'enlever d'un seul coup le camp du maréchal Bernadotte, établi sur la basse Vistule. Mais il n'avait pas compté avec l'activité inquiète, toujours en éveil, de son adversaire. Napoléon, en dépit de l'hiver, si âpre dans ces régions du nord, Ney, qui occupait la position la plus avancée, faisait des excursions hardies jusqu'à Kœnigsberg ; dans une de ces courses, l'audacieux maréchal rencontra l'armée russe, qui s'avançait en deux colonnes dans la direction de la basse Vistule, pour y surprendre le corps de Bernadotte.

Ney se hâta de se replier sur lui-même, fit prévenir Bernadotte à sa gauche et Soult à sa droite du danger qui les menaçait, puis il envoya un aide de camp à Varsovie, à l'empereur, qui était en marche sur Kreutzbourg, où dut courir après lui, sans être assuré de le rejoindre à temps pour l'amener sur le champ de bataille. L'armée française, privée du corps de Ney, ne pouvait mettre en ligne que 55,000 combattants contre plus de 80,000 Russes protégés par une artillerie formidable, qui ne comptait pas moins de 400 à 500 bouches à feu, auxquelles nous ne pouvions en opposer que 300 ; il est vrai que notre artillerie était supérieure à toutes celles de l'Europe.

« La petite ville d'Eylau, située sur une légère éminence et surmontée d'une flèche gothique, était le seul point saillant du terrain. A droite de l'église, le sol, s'abaissant quelque peu, présentait un cimetière. En face, il se relevait sensiblement, et sur ce relèvement marqué de quelques mamelons, on aperçevait les Russes en masse profonde. Plusieurs lacs, pourvus d'eau au printemps, desséchés en été, gelés en hiver, actuellement effacés par la neige, ne se distinguaient en aucune manière du reste de la plaine. A peine quelques granges réunies en hameaux et des lignes de barrières, destinées à parquer le bétail, formaient-elles un point d'appui ou un obstacle sur ce morne champ de bataille. Un ciel gris, fondant par intervalles en une neige épaisse, ajoutait sa tristesse à celle des lieux, tristesse qui saisit les yeux et les cœurs, dès que la naissance du jour, très-tardive en cette saison, eut rendu les objets visibles. » (Thiers.) Napoléon plaça deux divisions du maréchal Soult à Eylau : la division Legrand un peu en avant de la ville, la division Leval parte à gauche sur une éminence que surmontait un moulin, partie à droite au cimetière même ; plus à droite encore, au village de Rothenen, formant le prolongement de la position d'Eylau, il établit la division Saint-Hilaire. Un peu en arrière de l'intervalle qui séparait Rothenen d'Eylau, intervalle par lequel devait déboucher le reste de l'armée, se tenait le corps d'Augereau, composé des divisions Desjardins et Heudelet. Le maréchal Augereau était alors tourmenté de la fièvre, presque accablé de douleurs ; il pouvait à peine se tenir debout ; mais, oubliant ses souffrances au grondement du canon, il s'était fait attacher sur son cheval et avait volé à la tête de ses soldats. Plus en arrière encore de ce même débouché, se tenaient les divisions de dragons et de cuirassiers, ainsi que l'infanterie et la cavalerie de la garde impériale ; à l'extrême droite se trouvait le hameau de Serpallen, par où devait arriver le maréchal Davout, pour donner dans le flanc de l'ennemi. Quant à Napoléon, il se tenait de sa personne dans le cimetière à droite d'Eylau, d'où, protégé par quelques arbres, il distinguait parfaitement la position des Russes. Ceux-ci, rangés sur deux lignes très-rapprochées l'une de l'autre, avaient leur front couvert par 300 canons disposés sur les parties saillantes du terrain. En arrière, deux colonnes serrées appuyaient cette double ligne de bataille, qu'elles devaient soutenir contre le choc redoutable de l'armée française. Cette disposition, une forte réserve d'artillerie placée à quelque distance, la cavalerie disposée partie en arrière, partie sur les ailes, les Cosaques, ordinairement disperses, rattachés cette fois au corps même de la masse, tout, en un mot, annonçait que les Russes avaient voulu opposer à l'impétuosité française une masse compacte, inébranlable, une véritable muraille humaine lançant de toutes parts une pluie de feu.

Ce furent les Russes qui firent tonner les premiers leur artillerie, à laquelle les Français répondirent aussitôt par une effroyable canonnade, dont chaque décharge emportait des files entières ; la terre paraissait trembler sous ces détonations répétées, auxquelles prélusait de sinistre éclats qui illuminaient l'horizon tout entier. La ville d'Eylau fut bientôt en flammes, et, à l'horreur du carnage vinrent s'ajouter les lueurs de l'incendie. Cependant les deux armées approchaient ce feu terrible avec une impassibilité héroïque, serrant leurs rangs à mesure que le canon y creusait des trouées sanglantes ; la garde impériale, immobile dans le cimetière autour de Napoléon, au-dessus duquel sifflaient les projectiles, compta surtout beaucoup de morts. Les Russes parurent enfin éprouver un moment d'impatience ; résolus de se soustraire à tout prix aux coups terribles de l'artillerie française, qui leur enlevait des files entières, ils tentèrent de se jeter sur la droite pour enlever Eylau par la position du moulin à vent, situé sur la gauche de la ville ; mais la division Leval les repoussa de manière à leur ôter l'envie de revenir à la charge. Cependant Napoléon n'ordonnait aucun mouvement décisif, il attendait, pour prendre l'offensive, l'arrivée de Davout sur le flanc des Russes ; lancer en ce moment ses divisions contre l'ennemi eût été s'exposer à les voir se briser contre un mur d'airain. Le maréchal Davout, aussi exact qu'intrépide, arriva à l'heure fixée au hameau de Serpallen, et prit aussitôt ses dispositions pour une attaque vigoureuse dans le sens des ordres qu'il avait reçus. Les Russes, voyant le danger, lancèrent sur lui des masses de cavalerie et d'infanterie, que le général Friant laissa arriver à une faible distance et qu'il fusilla à bout portant. A toutes leurs charges, l'intrépide général opposa son intelligence, son sang-froid, sa connaissance profonde des ressources de la science militaire, et il sut contenir tous leurs efforts, bien qu'il eût à peine le tiers de leurs forces, jusqu'à ce que les divisions Moreau et Gudin, qui étaient un peu en arrière, fussent rendues sur le champ de bataille. Des lors les Russes se virent forcés de replier leur gauche de Serpallen sur Klein-Sausgarten. Napoléon, jugeant alors que le moment d'agir était venu, donna aussitôt des ordres pour que ses divisions se portassent en avant, et, en se donnant la main, formassent toutes ensemble une ligne oblique du cimetière d'Eylau à Serpallen ; mouvement qui devait avoir pour résultat de culbuter la gauche des Russes sur leur centre, et que la manœuvre de Davout était destinée à favoriser.

La division Saint-Hilaire se déploya alors dans la plaine sous un feu épouvantable d'artillerie, tandis que les deux divisions Desjardins et Heudelet, du corps d'Augereau, franchissaient en colonnes serrées le défilé qui séparait Rothenen du cimetière et se formaient à leur tour en bataille. Malheureusement, un véritable ouragan de neige éclata alors et aveugla nos soldats, dont elle fouettait le visage ; les deux divisions se trompèrent de direction et appuyèrent un peu trop à gauche, laissant un espace découvert entre elles et la division Saint-Hilaire, à laquelle elles devaient se relier. Les Russes, saisissant l'à-propos, démasquent subitement une batterie de 72 canons, qui vomissait une pluie de mitraille si épaisse, qu'en moins d'un quart d'heure la moitié du corps d'Augereau fut broyée et abattue. Le général Desjardins fut une et le général Heudelet reçut une blessure presque mortelle. Augereau, atteint lui-même, fut porté dans le cimetière d'Eylau aux pieds de Napoléon, auquel il se plaignit amèrement d'avoir été laissé à la merci des canons russes. Une morne tristesse regnait dans l'état-major impérial, et Napoléon lui-même paraissait plus ému que de coutume, malgré les efforts évidents qu'il faisait sur lui-même pour conserver son impassibilité. Il fit venir Murat : « Eh bien, lui dit-il, nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ? » Puis il lui prescrivit de réunir toute la cavalerie, chasseurs, dragons et cuirassiers, et de se précipiter comme un torrent sur la ligne d'infanterie qui formait le centre de l'armée russe, laquelle commençait à se porter en avant après le désastre du corps d'Augereau. C'est alors que Murat, à la tête de 80 escadrons, exécuta cette *fameuse charge qui traversa toute l'armée russe*. Sous l'élan impétueux, retentissant, de cette masse d'hommes et de chevaux, la terre parut trembler ; jamais tel ouragan ne s'était abattu sur une armée. Une fois que nos cavaliers se furent ouvert une brèche dans la ligne russe, ils se dispersèrent, sabrèrent à droite et à gauche et firent un effroyable carnage de l'infanterie ennemie, qui fut, pour ainsi dire, hachée sur place. La seconde ligne russe, voyant la première anéantie et redoutant le même sort, se replia alors vers un bois, qui formait l'extrême limite du champ de bataille, et où se tenait en réserve une dernière batterie, qui eut à tirer confusément sur les Français et sur les Russes, s'inquiétant peu de mitrailler amis et ennemis, et ne vomissant ses feux que pour se débarrasser de nos redoutables cavaliers. Pendant cette lutte terrible, le général d'Hautpoul, qui commandait les cuirassiers, fut frappé à mort par un biscaïen. Cependant quelques tronçons de la première ligne russe se relevent çà et là et font de nouvelles décharges ; alors les grenadiers à cheval de la garde, conduits par l'intrépide général Lepic, partent au galop, chargent ces groupes isolés et en achèvent la destruction. Un de ces détachements, fort de 3,000 à 4,000 hommes, s'égara pendant cette dernière action et se présenta subitement devant le cimetière d'Eylau, où se tenait Napoléon. L'empereur ordonne alors au général Dorsenne de prendre un bataillon de sa garde à pied, et de marcher sur l'ennemi, qui, à cette vue, s'arrête court, comme s'il eût vu apparaître tout à coup la tête de Méduse. Le bataillon du général Dorsenne aborde les Russes sans tirer un coup de fusil et les charge à la baïonnette, tandis que Murat, remarquant cet épisode imprévu de la bataille, lançait sur la colonne ennemie deux régiments de cavalerie conduits par le général Bruyere. Cette malheureuse colonne, serrée entre les baïonnettes des fantassins et les sabres de nos chasseurs, périt presque tout entière sous les yeux mêmes de Napoléon.

La bataille durait depuis six heures, et 300 bouches à feu, tirant avec une précision meurtrière, avaient exercé dans les rangs de l'armée russe d'épouvantables ravages. Néanmoins, les Russes s'opiniâtraient dans leur résistance ; jamais Napoléon et ses soldats n'avaient engagé une lutte aussi terrible, aussi acharnée. Mais enfin, le maréchal Davout, continuant son mouvement, parvint à la hauteur d'un bois situé vis-à-vis d'Eylau, chassant toujours l'ennemi devant lui. Vers trois heures du soir, il enleva le plateau occupé par la gauche de l'armée russe et couronna toutes ses positions. Trois fois les Russes revinrent à la charge ; mais Davout était de ces hommes qui ne lâchent jamais prise ; il se maintint à force d'intrépidité et d'indomptable énergie. Non seulement ainsi nous occupions une position avancée sur le flanc gauche des Russes, mais le général Friant avait poussé des détachements jusque sur leurs derrières. L'armée russe était à moitié détruite, et l'on pouvait croire la bataille terminée, lorsque l'incident que redoutait le plus Napoléon se réalisa brusquement. Le général prussien Lestocq, poursuivi l'épée dans les reins par le maréchal Ney, parut tout à coup sur le champ de bataille, ayant une heure ou deux d'avance sur les Français, mais juste le temps nécessaire pour changer la face du combat. Il avait avec lui 7 à 8,000 Prussiens pleins de haine et de colère contre nous, et un tel renfort, tombant à l'improviste sur des soldats exténués par une des luttes les plus sanglantes dont parle l'histoire, pouvait nous devenir fatal. Lestocq débouche à Schmoditten, passa derrière la double ligne des Russes, à moitié broyée par nos artilleurs, hachée par nos cavaliers, et alla se placer en face du général Friant, qui, ayant d'abord quelques avantages, puis il se porta en avant pour ressaisir les positions du matin. Mais alors nos soldats virent accourir les généraux Friant et Gudin, avec le maréchal Davout à leur tête, et cette vue leur rendit le courage ; car ils savaient qu'avec ces trois hommes on ne reculait pas. La division Friant tout entière et trois régiments de la division Gudin se posent résolûment en face de ce nouvel ennemi, couverts par toute l'artillerie du troisième corps. C'est en vain que les Prussiens et les Russes veulent forcer cet obstacle formidable, les Français résistent à leurs charges furieuses, désespérées. Le maréchal Davout ne cessait de parcourir les rangs de ses soldats, dont il soutenait la fermeté par ses paroles. « Les lâches iront désormais en Sibérie, disait-il ; les braves mourront ici en gens d'honneur. » Enfin, les Prussiens et les Russes, épuisés, ralentissent leurs efforts, puis ils se retirent sans avoir encore pu forcer nos rangs ni notre ligne gauche. Cet incident fut le dernier de la bataille ; d'ailleurs, la nuit était venue, et les deux armées, accablées de fatigue, semblaient également impuissantes à continuer cette effroyable lutte. Près de 30,000 Russes, morts ou blessés, et de 10,000 Français jonchaient ce sol ensanglanté. Il ne nous restait qu'environ 15,000 hommes en état de combattre, et cependant il délibérait avec ses lieutenants s'il ne tenterait pas un dernier effort, lorsqu'on vint lui annoncer que le maréchal Ney, arrivant le soir sur notre gauche, comme le maréchal Davout était arrivé sur notre droite, avait attaqué résolûment vers Althof. Le général russe donna alors le signal de la retraite ; toutefois, pour ne pas être inquiété, il essaya de contenir le maréchal Ney, qui débordait son aile droite, en faisant face à la surprendre à la faveur de la nuit. Six bataillons de grenadiers russes marchèrent sur le village de Schmoditten. Nos troupes les laissèrent s'avancer jusqu'à une faible distance, puis, les accueillant par une décharge terrible qui en couche une partie à terre, elles s'élancèrent sur le reste à la baïonnette en avant. Des lors, Benningsen se hâta de se mettre en retraite dans la direction de Kœnigsberg (8 février 1807). Napoléon resta donc maître de ce terrible champ de bataille, qu'il visita le lendemain. Il fut ému de cet horrible spectacle au point de le laisser apercevoir dans le bulletin qu'il publia, bulletin qui causa en France une impression profonde de douleur. « Sur cette plaine glacée, dit M. Thiers, des milliers de morts et de mourants cruellement mutilés, des milliers de chevaux abattus, une immense quantité de canons démontés, de voitures brisées, de projectiles épars, des hameaux en flammes, *tout cela se détachant sur un fond de neige* (expression de Napoléon), présentait un spectacle saisissant et terrible. » Ce spectacle, s'écriait Napoléon, est fait pour inspirer aux « princes l'amour de la paix et l'horreur de « la guerre. » Singulière réflexion dans sa bouche, et sincère au moment où il la laissait échapper.

On se mit alors à la poursuite des Russes, qui battaient précipitamment en retraite afin de mettre le plus vite possible la Pregel entre eux et nous. Malgré leur défaite, ils étaient encore tout fiers d'avoir résisté si opiniâtrement aux Français, et ils osèrent plus tard chanter un *Te Deum*. Napoléon seul en avait le droit. « Mais quel hommage à la Divinité, s'écrie un historien, que des actions de grâces pour des lauriers arrosés de tant de sang ! »

Eylau (LE CHAMP DE BATAILLE D'), chef-d'œuvre de Gros ; musée du Louvre. On rap-